

Annie Ernaux : une œuvre polyédrique

Lourdes Carriedo

Universidad Complutense de Madrid ✉ 

Loreto Cantón ✉ 

Universidad de Almería

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.99025>

Lorsque le prix Nobel de Littérature a été attribué à Annie Ernaux (1940) en 2022, l'étiquette d'« écriture féminine »¹ ne semblait plus être applicable à son œuvre. En effet, l'œuvre d'Ernaux débordait largement les limites conceptuelles de l'étiquette pour atteindre l'universel, tant par le contenu de ses récits que par le spectre de ses lecteurs et lectrices. Ce prix reconnaissait « le courage et l'acuité clinique avec laquelle elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle »², soulignant ainsi la portée collective d'une écriture dont le germe thématique premier était singulier, individuel, celui d'une femme du XX^e siècle façonnée par une naissance au sein d'une famille modeste établie à Yvetot. C'est grâce à des études brillantes que la jeune Annie Ernaux aura l'opportunité de côtoyer d'autres milieux sociaux et culturels, mais elle comprend rapidement qu'elle doit écrire « en moi et hors de moi » afin de revendiquer son identité de femme, et surtout, d'écrivaine. Le germe proprement scriptural était, de son côté, celui de la simplicité et de la justesse des mots, éloigné du « bien écrire » des modèles littéraires acquis, et donc, gage d'originalité. Annie Ernaux elle-même l'a rappelé dans son discours de réception du Prix Nobel, tout en ajoutant d'autres données essentielles : sa conscience de classe, la valeur de la lecture d'abord, celle de l'écriture ensuite, pour venir se situer dans une généalogie littéraire jamais oubliée.

Cette conscience généalogique devient, avec la greffe du particulier dans l'universel et vice versa, l'une des marques les plus importantes des écrivains classiques, au dire d'Italo Calvino (1992). On pourrait y ajouter, à ce sujet, la valeur de la découverte, de la surprise ressenties par des lecteurs et des lectrices qui, très souvent, s'identifient aux situations décrites, débordant le cadre personnel, familial ou national et provoquant des interprétations variées, parfois opposées ou contradictoires. Tel est le propre des grandes œuvres, celles dites « classiques ». En réalité, la production littéraire d'Annie Ernaux répond également aux trois concepts de l'écrivain dit « classique », selon Alain Viala (1993) : légitimation, consécration et perpétuation. La reconnaissance d'Annie Ernaux est avérée auprès des lecteurs et des lectrices de tous âges, ainsi que dans les programmes scolaires et universitaires ; son œuvre a été couronnée par les plus prestigieux prix littéraires. Suite à sa participation dans l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot en 1984, ses interventions sont suivies par le grand public.

L'œuvre d'Annie Ernaux peut être considérée comme polyédrique tant par les divers sous-genres narratifs qu'elle cultive que par le regard qu'elle porte sur le monde, en plusieurs dimensions, dont l'ethnographie, le féminisme, et l'auto-socio-biographie, entre autres. À ce titre, elle ne cesse, et peut-être ne cessera-t-elle jamais, de susciter de nouveaux discours critiques. La preuve en est la bibliographie actuelle sur son œuvre, extrêmement abondante déjà, et qui le sera davantage car, selon Ernaux elle-même, il reste encore des facettes de sa personne et de son écriture à découvrir. C'est ce qu'elle a confié à Pierre-Louis Fort lors d'un entretien tenu à Cergy, en novembre 2021 : « Donner d'une certaine façon toutes les preuves mais en gardant une certaine réserve » (Fort, 2022 : 309).

Pourrait-on alors parler d'un « nouveau classicisme » d'Annie Ernaux ? Il est peut-être encore trop tôt pour le dire, mais il est indéniable que les textes d'Annie Ernaux, d'une profondeur inépuisable, sont ouverts à toutes les lectures, à tous les regards, à toutes les interprétations car, « l'écriture d'Annie Ernaux ne laisse personne indifférent » (Bermúdez, 2011 : 68).

Ce dossier spécial constitue la preuve de « nouveau classicisme » ; il est le résultat de regards divers, de focalisations multiples suscitées par la richesse des textes d'Ernaux, ouverts à toutes les perspectives analytiques. Ce dossier aspire à se situer dans le sillage de la publication du *Cahier de l'Herne* consacré à l'autrice et dirigé par Pierre-Louis Fort, professeur à l'Université de Cergy-Pontoise et l'un des plus grands spécialistes dans l'œuvre ernausienne.

¹ En 1982, Bruno Vercier, Jacques Lecarme et alii encadraient les récits d'Annie Ernaux dans les « écritures féminines » qui héritaient des thèses de Simone de Beauvoir et des féministes américaines aussi bien que du concept « d'écriture du corps » d'Hélène Cixous, tout en indiquant la valeur universelle et la nouveauté formelle de ces écritures.

² Site de l'Académie suédoise : <https://www.svenskaakademien.se/en/the-nobel-prize-in-literature/2022>

Il est donc logique que l'article de Pierre-Louis Fort ouvre cette monographie, dans une première partie qu'il partage avec Lydia Vázquez, professeure à l'Université du Pays basque et traductrice de plusieurs volumes d'Annie Ernaux. Il s'agit de deux personnes très proches de l'écrivaine tant du point de vue littéraire que personnel. Pierre-Louis Fort a publié de nombreuses études sur l'œuvre d'Annie Ernaux. Sa contribution dans ce dossier porte sur le travail éditorial réalisé pour le *Cahier de l'Herne*. Il nous éclaire sur l'élaboration de ce numéro spécial qui réunit des articles rédigés par des chercheurs, des écrivains, des metteurs en scène et d'autres artistes qui interrogent l'œuvre de l'écrivaine, comprenant également des textes inédits d'Annie Ernaux et d'entretiens divers. Tel que le conçoit Pierre-Louis Fort, l'objectif est de « saisir la poétique d'Annie Ernaux ».

La deuxième contribution, celle de Lydia Vázquez, nous dévoile un de ses projets les plus chers : celui de « rendre lisible Annie Ernaux » à ses étudiants et étudiantes universitaires. En tant que traductrice, Lydia Vázquez affirme qu'elle essaie normalement de prendre ses distances avec les écrivains qu'elle traduit, mais que, avec Annie Ernaux, la démarche a été différente car elle a été séduite par l'écrivaine au point d'avoir établi avec elle une relation « sororale ». Après avoir consacré sept ans à la traduction de l'œuvre d'Annie Ernaux en espagnol, Lydia Vázquez se penche, dans son article, sur toutes les subtilités de cette œuvre beaucoup plus complexe qu'il ne semble de prime abord. Chez Annie Ernaux, les mots sont toujours précis et « lourds de sens ». Cela explique la difficulté de traduire des textes apparemment simples, en raison de l'*écriture plate*, dont on a tant parlé. Or, il est vrai que son langage contient des complexités linguistiques et culturelles inaccessibles à de nombreux lecteurs : des références culturelles diverses, un langage familier, même argotique, et des sujets parfois de difficile compréhension selon le public récepteur.

En effet, plus on lit l'œuvre d'Annie Ernaux plus on prend conscience non seulement de l'universalité des sujets abordés mais aussi de la profonde recherche du mot exact dont découle son *écriture plate*. Apparemment simple et dépourvue de fioritures, « pour ne pas prendre le parti de l'art » (Rabaté et Viart 2002 : 99), cette écriture choisit les mots les plus justes qui acquièrent souvent un énorme poids mémoratif jusqu'à devenir comme des pierres, lancées à leur insu. C'est sur ce poids des mots que porte la réflexion de M. Angeles Sirvent, professeure à l'Université d'Alicante. Son travail démontre comment certains mots se greffent sur la mémoire d'une petite fille hyperesthésique, très attentive non seulement aux gestes mais aussi, et surtout, aux mots des autres. Des mots écoutés qui conditionnent sa perception du monde, tout en alimentant le feu intérieur de ses complexes et de ses obsessions. Selon M. Angeles Sirvent, cette mémoire des mots rapproche Annie Ernaux de Nathalie Sarraute. Les deux autrices pratiquent une certaine « distanciation autobiographique » pour exprimer leur conscience de différence par rapport aux autres, mais Annie Ernaux s'avère pour sa part beaucoup plus attentive aux marques sociologiques de classe empreintes dans le langage entendu et utilisé dans son enfance, ce qu'elle a dénommé son « auto-socio-biographie ».

Cette valeur sociologique du choix et de l'usage des mots dans un texte à teneur autobiographique est analysée dans l'article sur *La place* de Chiara Giordano, professeure de l'Université Complutense de Madrid. L'analyse de ce texte autour de la figure paternelle sert surtout à démontrer la validité opérationnelle de la notion « d'inconscient idéologique » proposée par le philologue marxiste Juan Carlos Rodríguez. Les stratégies discursives d'Annie Ernaux pour récupérer l'image paternelle dévoilent, de ce point de vue, la nécessité de surmonter un sentiment de honte par rapport à ses origines familiales et donc un conflit interne qui, plus tard, deviendra le reflet de sa conscience de « trahison de classe », à savoir, celle de l'écrivaine à succès ayant pu accéder à une place autre que celle qui lui était supposément destinée. Le titre de ce récit consacré à la mémoire-restitution du père acquiert donc une valeur polysémique profonde, tout en conservant son lien, réel ou figuré, avec l'emplacement physique, familial ou social occupé par les personnages.

On sait à quel point l'espace joue un rôle déterminant dans les récits ernausiens. Les villes habitées ou visitées, les chambres vécues ou fuies, les forêts rêvées ou traversées, contribuent toutes à une poétique de l'espace, analysée par Carme Figuerola, professeure à l'Université de Lleida. Son étude démontre l'importance du vécu existentiel de l'espace selon trois dimensions : la dimension sociologique, qui établit le lien entre le lieu et les collectifs sociaux qui l'habitent ; la dimension pragmatique, qui le relie à un habitus culturel déterminé ; la dimension prospective, qui conçoit le lieu comme un creuset temporel par où la mémoire et l'imagination déambulent à leur aise. Les trois dimensions convergent dans une mémoire des lieux toujours en rapport avec le vécu, où l'intime, le particulier, et le collectif se combinent harmonieusement pour déborder la stricte « mémoire féminine des lieux ».

L'article de María José Sueza, professeure à l'Université de Jaen, explore comment l'œuvre d'Annie Ernaux brise le silence traditionnellement imposé aux femmes. En effet, écrire signifie hausser la voix contre les humiliations, les discriminations, les violences que les femmes ont subies à travers l'histoire. C'est précisément ce que fait Annie Ernaux dans la plupart de ses textes. L'analyse attentive de l'œuvre d'Ernaux, notamment de *l'Évènement*, démontre à quel point, et à quel prix, l'écrivaine est disposée à « venger sa race, de même que son sexe » en avouant l'inavouable, en exprimant l'indicible et l'interdit.

Pour sa part, Lourdes Carriedo, professeure à l'Université Complutense de Madrid et codirectrice des Journées de recherche sur l'œuvre d'Annie Ernaux « *Leer, traducir, interpretar su obra* », tenues à la Faculté de Philologie de l'Université Complutense de Madrid et à l'Ateneo de Madrid, les 3 et 4 mai 2023, s'intéresse aux rapports entre l'écriture et l'image dans l'œuvre d'Annie Ernaux. Carriedo analyse l'influence thématique et compositionnelle de certaines images plastiques dans l'écriture ernausienne. Les mystérieux tableaux de Dorothea Tanning, dont *Anniversaire* devient l'icône vitale d'Annie Ernaux, au dire de

l'autrice elle-même, constituent la clé de voûte picturale d'une écriture qui s'adonne à ouvrir les portes du souvenir aussi bien qu'à figurer l'énigme de l'avenir. Cette compression temporelle passé-futur acquiert une force plastique intense, d'un symbolisme troublant, dans l'illustration de Jean-Marc Reiser intitulée « Le pont des enfants perdus », un dessin qui constitue la mise en abyme parfaite des hantises exprimées ouvertement dans *L'autre fille* et, peut-être, l'un des fils conducteurs les plus secrets et intimes qui étayent l'ensemble de sa production littéraire.

On sait jusqu'à quel point Annie Ernaux admire le rôle des professeurs comme « passeurs » du savoir littéraire. L'article suivant développe une réflexion pédagogique à partir d'ateliers réalisés avec des étudiants universitaires passionnés par son œuvre. Les professeurs Isabel Esther González, de l'Université d'Almería, et de Syrine Daoussi, de l'Université de Grenade, présentent une adaptation théâtrale du *Jeune homme*. Leur travail établit le lien entre les aspects scéniques et les aspects prosodiques selon une adaptation très particulière du texte *Le Jeune Homme*.

La dernière contribution de ce dossier, le travail d'Antonia Sánchez, professeure à l'Université d'Almería, réfléchit sur les aspects sociaux, individuels et collectifs de la pensée d'Annie Ernaux dans des publications non littéraires, des interviews, des articles dans les médias qui donnent un aperçu de sa personnalité à l'intérieur et à l'extérieur de ses textes littéraires. L'article est basé sur dix contributions de l'écrivaine, réalisées entre 2005 et 2023 où se résume sa pensée politique et sociale. Ces dix textes, parus dans des quotidiens tels que *Le Monde*, *Libération*, *Politis*, *Le Monde diplomatique* ou les émissions de *France Inter*, démontrent le positionnement politique d'Annie Ernaux du côté des couches défavorisées de la société.

Pour terminer cette monographie, nous avons le privilège de publier un texte inédit d'Annie Ernaux elle-même à propos de son voyage en Espagne en 1980. Loreto Cantón, professeure à l'Université d'Almería et codirectrice du *Curso de verano « En torno a la figura y la obra de Annie Ernaux, premio Nobel de Literatura 2022 »* (Almería 5 - 7 juillet 2023), situe le texte dans son contexte historique, littéraire et social comme seuil des mots de l'écrivaine à propos des images filmées par Philippe Ernaux, le père de ses enfants.

En annexe aussi, nous sommes heureuses de pouvoir présenter la collaboration de David Ernaux-Briot, fils aîné d'Annie Ernaux et co-réalisateur du film *Les Années Super 8*, qui a aimablement consenti à répondre à quelques questions relatives à son film. Nous sommes extrêmement reconnaissantes à l'autrice et à son fils David pour leur générosité.

Références bibliographiques

- Bermúdez, Lola, (2011) « La sociologie perdue de vue, l'intime trop usé. Que peut l'écriture ? » in Bajomé, Danielle & Juliette Dor (eds.), *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi*. Paris, Klincksieck, coll. « Circare », pp. 57-68.
- Calvino, Italo, (1992) *Por qué leer los clásicos*. Barcelona, Tusquets Editores.
- Fort, Pierre-Louis (ed.), (2022) *Annie Ernaux*. Paris, Éditions de l'Herne.
- Rabaté, Dominique & Dominique Viart (éds.), (2009) « Entretien avec Annie Ernaux. Maison des Écrivains, 9 mars 2002 » in *Écritures blanches*. Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- Vercier, Bruno, Lecarme, Jacques et alii (Dir.), (1982) *La littérature en France depuis 1968*. Paris, Bordas.
- Viala, Alain (1993) « Qu'est-ce qu'un classique », *Littérature classique*. Vol. 19, pp. 11-31. Disponible sur: https://www.persee.fr/doc/licla_0992-5279_1993_num_19_1_1737. [Dernier accès le 12 décembre 2024].